



GIORNATE
DELL'AUTORE
VENEZIA

JOUR2FÊTE, MORGANE PRODUCTION, POLARIS FILM PRODUCTION & POLYESTER PRÉSENTENT

LARRY CLARK

THE SMELL OF US



JOUR2FÊTE, MORGANE PRODUCTION, POLARIS FILM PRODUCTION & POLYESTER PRÉSENTENT

THE SMELL OF US

UN FILM DE **LARRY CLARK**

Durée 88 min • Français • Couleur • 1.85 – 5.1 • France • 2014

SORTIE 14 JANVIER 2015

DISTRIBUTION PRESSE

Jour2Fête • Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier Annie Maurette • annie.maurette@gmail.com
01 40 22 92 15 • contact@jour2fete.com 06 60 97 30 36 • 01 43 71 55 52

Dossier de presse, photos, téléchargeables sur www.jour2fete.com

Ce document ne fait pas novation aux obligations publicitaires contractuelles



Paris, Le Trocadéro.

Math, Marie, Pacman, JP, Guillaume et Toff se retrouvent tous les jours au Dôme, derrière le Palais de Tokyo. C'est là où ils font duskate, s'amuse et se défoncent, à deux pas du monde confiné des arts qu'ils côtoient sans le connaître. Certains sont inséparables, liés par des vies de famille compliquées. Ils vivent l'instant, c'est l'attrait de l'argent facile, la drague anonyme sur Internet, le soirées trash «youth, sex, drugs & rock'n'roll».

Toff filme tout et tout le temps...



NOTES

C'est lors de mon voyage à Cannes en 1995 pour la présentation de mon premier film, *Kids*, que l'envie de réaliser un film sur la jeunesse française m'est venue.

En 2010, le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris a présenté une rétrospective des photos que j'ai prises ces 50 dernières années et mes films ont été projetés à La Cinémathèque Française. J'ai installé mon exposition au musée pendant un mois et comme je travaillais jusqu'à tard le soir, je partais tard aussi, par derrière. Cela m'obligeait à contourner le bâtiment et à passer entre tous les skateurs derrière le Palais de Tokyo... Cela m'a rappelé les jeunes de mon film *Kids* à Washington Square Park. Je restais là, les yeux fixés sur eux et je pensais à quel point cette image des skateurs à Paris serait un début parfait pour un film sur la jeunesse parisienne... J'ai rencontré un jeune poète français, SCRIBE. Lui et ses amis m'ont amené dans des bars branchés et des clubs où les

jeunes se réunissaient. J'ai commencé à parler avec eux et à écouter leurs histoires, puis j'ai demandé à SCRIBE de m'écrire *The Smell Of Us*, après avoir passé tous mes moments libres avec lui pour parler du scénario. Plus tard au cours du tournage, j'ai modifié le déroulement du récit et quelques personnages. C'est une fiction mais elle est inspirée d'histoires réellement vécues. J'ai voulu montrer ce microcosme en mutation permanente. Certains détails sont choquants pour moi, et d'autres ne le sont pas, mais c'est le monde de ces jeunes parisiens d'aujourd'hui. La jeunesse est ma principale source d'inspiration, on me l'a souvent reproché ! Je la photographie et la filme depuis cinquante ans, le monde a eu le temps de beaucoup changer, et le rapport à l'adolescence aussi.

Avec *The Smell Of Us*, j'ai voulu rendre hommage à cette jeunesse, montrer sa naïveté, son désarroi, ses égarements et plus encore qu'auparavant sa solitude. Celle qu'on voit ici a eu,

si on s'arrête aux apparences plus de chances socialement au départ, Math et sa bande évoluent dans le 16^{ème} arrondissement de Paris, ce sont les beaux quartiers, mais ils sont aussi paumés, et naviguent à vue autant que d'autres moins vernis. Ces adolescents ont en commun de maîtriser mieux que quiconque les nouvelles technologies, mais ces enfants d'Internet, nés avec un joystick entre les doigts, ont été largués par les adultes, ils jouent les affranchis, peuvent être cruels, mais ce sont des victimes. Je voulais montrer leur beauté, leur liberté en danger. Ils se font avoir par leur attirance pour le fric, la consommation, les marques etc. Ils consomment et sont aussi consommés et manipulés. Ce sont les adultes et leur fucking marketing qui ont engendré tout ça. *The Smell Of Us* s'inscrit comme un manifeste, au cœur de l'ensemble de mon travail de photographe et de cinéaste, et il en donne quelques clés.

Larry Clark



ENTRETIEN

Quelle est la genèse du film ?

J'étais à Cannes en 1995 où je présentais mon film *Kids* et c'est à ce moment-là que m'est venue l'idée de faire une fiction sur la jeunesse française. J'en ai parlé à différents producteurs qui ont tous été absolument unanimes. Ils m'ont certifié que je ne pouvais pas faire le film car je n'étais pas Français. Ca m'a pris vingt ans pour relever le défi ! Paris est ma ville préférée au monde, je rêvais d'y tourner. La production est entièrement française, au même titre que le casting.

C'est votre premier film tourné en dehors des Etats-Unis. Comment avez-vous trouvé vos acteurs ? Le problème de la langue s'est-il posé ?

Je suis venu à Paris à plusieurs reprises. Je voulais filmer cette ville de la manière la plus réaliste qui soit et éviter la carte postale. Sauf pour la séquence où l'on voit la Tour Eiffel en arrière-plan. Je n'ai pas pu résister, c'était trop beau ! Je connaissais quelques skateurs et par la suite, j'en ai rencontré plein d'autres. Il y avait

une directrice de casting, Fabienne Bichet, pour les rôles d'adultes et j'ai moi-même casté des jeunes dans la rue. Par leur entremise, le cercle s'est encore élargi. J'ai passé énormément de temps avec eux et ce, pendant plus d'un an, afin de préparer le film. Il y a eu un important travail de prospection en amont. Mes acteurs parlaient tous anglais et je les connaissais si bien qu'une compréhension mutuelle s'est établie entre nous.

Le scénario a été écrit par un jeune auteur et poète de 26 ans, SCRIBE. Comment avez-vous travaillé ensemble ?

J'ai rencontré SCRIBE en 2010, à l'occasion de mon exposition au Musée d'Art Moderne de Paris. Je ne suis intervenu sur son scénario qu'à la fin, pour modifier quelques éléments. Au début il ne voulait pas parler de sa propre vie. Mais il a appelé le personnage principal Math, ce qui est plutôt drôle entre nous, quand on connaît sa véritable identité.

Kids a été tourné il y a près de 20 ans et faisait le portrait d'une jeunesse confrontée au sida. Votre dernier film est un nouvel instantané de violence, celle à laquelle sont soumis des jeunes gens qui ont grandi avec des smartphones. Peut-on dire de *The Smell Of Us* qu'il est en quelque sorte la suite de *Kids* ?

Ce n'est pas vraiment ainsi que je voyais les choses. Je voulais faire un film, situé à l'heure d'Internet et qui racontait les ennuis que s'attirent les jeunes, à cause de ce média. Il ne se passe pas une journée sans que vous ne lisiez des articles à ce sujet dans les journaux. Les jeunes documentent tout et partagent ces vidéos sur les réseaux sociaux, sans en mesurer les conséquences désastreuses. Il m'importait de montrer ce qui se passait ici et maintenant et que les gens ignorent. Je voulais m'inscrire dans ce moment précis. La manière dont vous filmez les jeunes français est proche de celle dont vous représentez vos teenagers américains.

Voyez-vous des points communs entre la jeunesse française et américaine ?

Je vois surtout des différences. Les jeunes Américains sont plus endurcis. Les Français sont des fils à papa et à maman. Ce qui me tenait à cœur, c'était de représenter toutes les tranches d'âge, au sein du groupe de jeunes, ainsi que leurs différentes appartenances sociales. Mon dernier film est proche de *Ken Park* car je m'intéresse de nouveau aux parents, qui sont très ambigus. Ça fait longtemps que je suis témoin des turpitudes de certains d'entre eux et que je veux montrer ça dans un film. Simplement parce que c'est quelque chose qu'on ne voit pas souvent. L'actrice qui joue la mère de Math, Dominique Frot, est exceptionnelle. La scène où elle est avec lui dans le canapé est improvisée. Elle dure onze minutes et je ne l'aurais coupée pour rien au monde.

Comme dans *Ken Park* et *Bully*, vous jouez dans votre propre film. Vous incarnez deux personnages,

Rockstar et le client, fétichiste du pied. Pourquoi avez-vous choisi de vous mettre doublement en scène ?

Je n'avais pas l'intention de jouer dans mon film au départ, mais les acteurs prévus pour les rôles ne se sont pas présentés sur le tournage ! Je n'avais pas le choix. Plutôt que d'arrêter le film, j'ai dû me lancer. J'étais mort de peur. C'était le même cas de figure pour *Bully* et *Ken Park*. J'ai dû me dévouer. Pour la scène de fétichisme - j'espère d'ailleurs que mes enfants ne la verront jamais - je n'avais jamais fait rien de tel auparavant. Ce qui, de fait, me donnait une grande liberté car je ne savais pas comment m'y prendre. Je ne connais aucun fétichiste du pied dans mon entourage. C'était une expérience étrange. En ce qui concerne le personnage de Rockstar, je l'ai construit au fil du tournage. J'avais tout le film dans ma tête. Je travaille mieux dans le feu de la bataille, quand tout part en vrille. Ça décuple ma créativité et m'amène à expérimenter des choses que je n'aurais pas approchées en temps normal.

Il existe une autre version du film plus longue, où l'on vous voit, en plus de vos deux rôles, metteur en scène, dialoguant avec vos acteurs en dehors des prises. Ce qui étaye votre rôle de mentor auprès d'eux. Pourquoi avez-vous souhaité intégrer ces séquences qui dépassent le simple making of ?

Avec cette version de *The Smell Of Us*, je brise le quatrième mur. Je n'ai jamais vu personne le faire auparavant. Cette version plus « arty » va sortir également. Quant à mon rôle de mentor, ce n'est pas le mot que j'aurais employé spontanément mais il est approprié. C'est ce que je suis. J'ai passé beaucoup de temps à discuter avec Lukas Ionesco qui joue Math. Je l'ai envoyé à la salle de sport pour qu'il se remette en bonne forme et soit prêt pour le rôle.

À travers ces trois figures, réelles et fictives, que vous incarnez, se dessine un autoportrait. Il est plus flagrant encore avec le personnage de Toff, ce jeune garçon qui filme tout. Il rappelle

vos débuts de photographe à Tulsa, où vous cherchiez à vous faire accepter par des jeunes plus âgés que vous...

Effectivement. Ce personnage filme sans arrêt, dans des endroits et des situations où il n'est même pas censé être présent. Comme lorsque Math va chez ses clients. C'est évident que Toff me représente et que c'est mon alter ego. Il est probable qu'il renvoie aussi à mes débuts en tant que photographe à Tulsa, il y a cinquante ans de cela. Plus le film avance, plus il y est question de moi. *The Smell Of Us* est en partie un autoportrait. Je considère que c'est mon film le plus important car il est la somme de tous les autres.

Bien que réaliste, votre film glisse souvent vers l'onirisme et contient toutes sortes de projections mentales, qu'incarnent Rockstar et le personnage interprété par Michael Pitt...

Effectivement. Je me suis demandé à quoi ressemblerait Math, cinquante ans plus tard. Et





c'est Rockstar. J'ai introduit également ce personnage, il a les mêmes yeux bleus que Math et le représente à un autre âge.

Ce personnage a-t-il pour vocation de commenter les sentiments de Math avec ses chansons, à la manière d'un choeur grec ?

Je voulais que Michael interprète la chanson *Streetwalking Zombie*, qui est une de ses compositions. Elle reflète bien en effet l'état d'esprit de Math, son rapport flottant au monde. On a fait cette scène en une prise et elle fonctionne très bien. On comprend mieux que Math soit dans cet état quand on voit sa mère. La scène où Rockstar, qui est donc une projection de Math vieux, est assis et chante à côté de lui a tout d'une Vanité en peinture... En tant que photographe, c'est de la peinture que j'ai le plus appris. Je m'y intéresse depuis toujours et ne cesse de regarder des tableaux. Tout cela, je l'ai absorbé inconsciemment et je le réinvestis dans mes films.

La bande originale du film est très hétérogène. Elle fait s'entrechoquer des standards du blues avec du punk. Comment l'avez-vous conçue ?

The Smell Of Us est un film français avec de la musique espagnole. J'ai demandé à Jonathan Velasquez, que je connais depuis onze ans et qui a tourné dans *Wassup Rockers*, de participer à la bande originale. Il a un excellent groupe qui s'appelle ReVolt. C'est Jonathan qui interprète la chanson de Bob Dylan, *Forever Young*, qu'on peut entendre sur la séquence finale. Cette scène, où je m'attarde sur le visage des ados, contient d'ailleurs tout le film. Je suis, par ailleurs, un grand amateur de jazz. Je voulais à tout prix placer du Coltrane dans mon film et rendre hommage à Cab Calloway. Combien de gens se souviennent encore de lui ? Il s'agissait de montrer aux jeunes l'archéologie du rock. La séquence où l'on voit Rockstar assis à côté de Math, en train de chanter le standard de blues *Will You Miss Me When I'm Gone* a été improvisée. Mes choix musicaux se

sont opérés sur le moment et parfois, de manière inconsciente.

Marie, interprétée par Diane Rouxel, est le témoin privilégié de la déliquescence du couple Math-JP. A travers elle, vous rendez aussi hommage aux héroïnes de films noirs, notamment à l'occasion de la séquence de filature en taxi...

C'est une actrice magnifique avec qui il était très agréable de travailler. Elle me donnait toujours ce que je voulais. Le fait que ce personnage soit si fort tient au scénario de SCRIBE. C'est lui qui a écrit la chanson *Je préfère la nuit américaine* qu'interprète Diane. Les références à la Nouvelle Vague, aux films noirs relèvent là encore de l'inconscient.

Le tournage n'a pas été sans tensions. Est-ce que ces difficultés vous ont galvanisé d'une certaine manière ?

Les conflits arrivent toujours sans que je les cherche. À moi de voir si je les utilise ou pas.



Je travaille mieux dans le chaos. C'est là où je suis à mon top. Sans quoi, je m'ennuie. Le financement du film a été une histoire de fous. Je n'avais jamais rien vu d'aussi compliqué. Nous devions avoir le double de temps et d'argent. C'est pourquoi, j'ai dû faire le film très rapidement, ce qui m'a obligé à être à la fois très agréable et très méchant avec les gens. C'était dur pour tout le monde mais c'était le prix à payer pour que le film voie le jour. Et à la fin de la journée, il faut que vous fassiez preuve d'encore plus d'énergie que les jeunes avec qui vous tournez. Quand vous êtes photographe, vous n'êtes pas obligés de parler aux gens, contrairement au cinéma où il vous faut collaborer avec cinquante personnes. Faire des films est la chose la plus dure au monde.

BIOGRAPHIE

Larry Clark est né à Tulsa, État d'Oklahoma, en 1943. Passionné dès son plus jeune âge par la photographie, il commence par assister sa mère, elle-même photographe spécialisée dans les photos de nouveau-nés. Intéressé par les mouvements underground, par la subculture américaine des années 60, Larry Clark photographie l'Amérique profonde, la jeunesse pauvre, les drogués. Il se fait connaître dès 1971 avec un recueil photographique devenu rapidement un ouvrage culte, Tulsa, composé de photos qu'il prit de lui-même et de ses amis rebelles et marginaux originaires de sa ville natale.

Suivront d'autres recueils, *Teenage Lust*, sur un adolescent prostitué portoricain à New York, *The Perfect Childhood*, photos d'adolescents nus en train de faire l'amour et de coupures de presse sur des adolescents coupables de meurtres, témoignant chacun sans ambiguïté de la vision quasi-anthropologique de Larry Clark sur ses contemporains et particulièrement sur la jeunesse.

Son oeuvre a été montrée à travers le monde, notamment au Metropolitan Museum of Art de New York, le Museum of Modern Art de New York, le Whitney Museum of American Art de New York, le Museum of Contemporary Art de Los Angeles, le Frankfurt Museum für Moderne Kunst en Allemagne et le Fotomuseum Winterthur, en Suisse. Automne 2010 rétrospective de son oeuvre, *Kiss the past hello*, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Été 2012, une exposition générale était à l'affiche au C/O de Berlin. Été 2013, le FOAM d'Amsterdam expose la série complète *Tulsa and Teenage Lust*.

Été 2014, il présente *They thought I were but I aren't anymore...* à la Luhring Augustine Gallery à New-York. L'exposition sera reprise à la galerie du jour Agnès b. à l'automne de la même année.

Martin Scorsese et Gus Van Sant évoqueront souvent l'influence de Larry Clark sur leur films *Taxi Driver* et *Drugstore Cowboy*, et c'est d'ailleurs sur leurs encouragements que le photographe passe, en 1995, au cinéma avec *Kids* – sélection officielle Cannes 1995 – portrait sans concession d'une certaine jeunesse américaine à l'heure de la dope et du sida, à partir d'un

scénario d'Harmony Korine. En 1999, *Another Day in Paradise* – Grand prix du jury Festival du film policier de Cognac – toujours sur fond de drogue et d'alcool, raconte l'histoire d'un truand et dealer charismatique qui embrigue Bobbie, un jeune ado à la dérive, dans un gros coup. Le troisième film de Larry Clark, *Bully* – sélection Officielle Festival de Venise et sélection Panorama, Festival du Cinéma Américain de Deauville 2001 – où il explore à nouveau le monde de l'adolescence et son rapport viscéral à la violence, est reçu comme un nouveau coup de poing. Certains jugeront son oeuvre suivante, *Ken Park*, [2002], à partir d'un scénario d'Harmony Korine, comme une répétition de *Bully*, les scènes de sexe et de mort qui jalonnent ce nouveau tableau d'une jeunesse névrosée, face à sa solitude ne passent pas auprès des censeurs, le film sera censuré de l'Australie à la Grande-Bretagne, en passant par la France et Les Etats-Unis, où il est encore interdit à ce jour. Avec *Wassup Rockers* [2006], le cinéaste poursuit une démarche intègre, en suivant les tribulations d'un groupe de skateurs venant perturber le calme des palmiers de Beverly Hills, sur un mode quasi-documentaire avec des acteurs amateurs. En parallèle, Larry Clark a signé le téléfilm *Teenage Caveman*,

série B commandée par HBO, et publie *Punk Picasso*, projection intime de son parcours.

À l'automne 2010, le Musée d'Art Moderne de la ville de Paris invite Larry Clark pour une grande rétrospective de son travail photographique. L'exposition est interdite aux moins de 18 ans, cette censure fera scandale.

En 2012 il réalise *Marfa Girl* – Golden Marc'Aurelio Award au Festa Internazionale di Roma. Larry Clark décidera de distribuer lui-même son film en streaming via son site, saluant l'industrie cinématographique américaine par un désormais légendaire « Fuck Hollywood ! ». *Marfa Girl* a été exceptionnellement projeté en salle, lors de l'hommage que lui a rendu Le Festival du Cinéma Américain de Deauville en septembre 2013.

Été 2013, Larry Clark tourne à Paris son premier film en français, *The Smell Of Us*.

À travers le portait d'une jeunesse sans repère, ce film nous éclaire sur cinquante années de son travail d'artiste dédié à l'adolescence.

The Smell Of Us a été présenté en avant-première mondiale, au festival du film de Venise, sélection Venice Days.



ÉQUIPE ARTISTIQUE



Math Lukas Ionesco
Marie Diane Rouxel
Pacman Theo Cholbi
JP Hugo Behar-Thinières
Guillaume Rayan Ben Yaiche
Minh Adrien Binh Doan
Toff Maxime Terin
Ami de Toff Valentin Charles
Catherine Niseema
Mère de Math Dominique Frot
Vieux client Philippe Rigot
Belle-mère de JP Valerie Maes
Père de JP Jean-Christophe Quenon
Et avec la participation de Larry Clark
dans les rôles de Rockstar et du Fétichiste

ÉQUIPE TECHNIQUE

Réalisateur Larry Clark
Scénario SCRIBE & Larry Clark
Directrice de la photographie Hélène Louvart
Chef monteuse Marion Monnier
Directrice artistique Natalia Brilli
Chef opérateur du son Pascal Armant
Scripte Bénédicte Kermadec
Superviseur musical Howard Paar
Directrice de casting rôles adultes Fabienne Bichet
Costumière Eloïse Larochelle
Chefs maquilleuses Flore Chandes, Sabine Fèvre
Effets spéciaux Copirate, Laurent Bigeaud
Régisseur général Jeanne Granveaud
Directeur de production Thomas Jaubert
Directrice de production pour Morgane Production Albertine Fournier
Productrice exécutive Céline Chapdaniel
Producteur associé Larry Clark
Producteurs Pierre-Paul Puljiz, Gérard Lacroix & Gérard Pont, Christophe Mazodier





jour
2fête